

« *Tendre, complice et combatif* »

TROIS COULEURS

Pédale Rurale



un film de
Antoine Vazquez

AU CINÉMA LE 4 MARS



CAHIERS
CINÉMA

les rockuptibles

têtu.

Survivance et Novanima présentent

Pédale Rurale

Documentaire | France | 2025 | 1H24 | 1.77:1 | 5.1

Distribution survivance

Guillaume Morel : guillaume@survivance.net

Marianne Rossi : marianne@survivance.net

Presse

Emmanuel Vernières
emvernieres@gmail.com



SYNOPSIS

Benoît a construit son paradis à l'abri des regards, il s'est émancipé à sa manière, résolu à faire face aux contraintes d'un territoire qui, dans les imaginaires, entre en conflit avec son identité. Un jour, lui et d'autres queers du coin décident d'organiser la première Pride du Périgord vert, parce qu'il est temps de sortir du bois, de prendre l'espace pour se célébrer, se réparer et enfin ouvrir une voie.

BIOGRAPHIE

Né en 1990 dans le Béarn, Antoine Vazquez est un jeune réalisateur. Après des études en Anthropologie à l'EHESS de Toulouse, il intègre l'École documentaire de Lussas dont il sort diplômé en 2019.

Il réalise un premier court-métrage, *Et des ruines que tu me laisses*, qui sera sélectionné dans de nombreux festivals en France et à l'international. *Pédale rurale* est son premier long-métrage documentaire.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment le projet de Pédale rurale est-il né ?

Il y a quelques années, j'ai passé du temps chez un ami paysan et boulanger en Dordogne. Un jour, alors que je l'aidais à livrer son pain, j'ai été stupéfait de découvrir que parmi ses clients il y avait un couple d'hommes, là, au beau milieu du Périgord vert. Ça a été un véritable choc pour moi. Ayant grandi en tant que pédé à la campagne, j'ai fui dès que j'ai pu et c'était jusque-là impossible pour moi d'imaginer que cette existence était envisageable. C'était aussi l'été de la sortie de *En finir avec Eddy Belle gueule* d'Édouard Louis. Pour la première fois, je pouvais lire le récit de vie de quelqu'un qui s'était construit en tant

que pédé dans un milieu rural, homophobe et hostile.

À cette époque, je suivais des études d'anthropologie et j'ai donc entamé un mémoire sur les existences queer à la campagne. J'avais envie de comprendre comment c'était possible. Je suis revenu à cet endroit en Dordogne et une amie m'a parlé de Benoît. Il était content que je le contacte et que j'ouvre cet espace de discussion. Ça a été une rencontre forte, il avait vraiment besoin de se livrer. Par la suite, Benoît s'est saisi de ma recherche pour aller à la rencontre d'autres personnes queers qui vivaient aux alentours, qu'il connaissait mais avec qui il n'avait jamais osé parler de ce qui les reliait.

Le tabou allait jusqu'à s'engouffrer à cet endroit. Il vivait une situation de fort isolement à cette période, il avait besoin de rencontrer des pairs.

À quel moment l'idée de faire un film s'est imposée ?

J'avais toujours eu en tête de faire du cinéma un jour et quand j'ai rencontré Benoît, je crois que j'ai tout de suite eu envie de le filmer.

C'est une personne très singulière, habitée par une frénésie créatrice permanente. Il a bâti cet espace à l'écart du monde, un univers à son image. Je me suis vite raconté que pour lui, ça avait été sa manière d'exister à cet endroit : en se construisant un espace qui est à la fois un refuge mais aussi un lieu d'émancipation, où il peut exprimer ce qu'il a envie d'être, sans concession. Je crois que ça me fascinait qu'il

ait réussi à faire ça tout seul, sans lien avec la communauté. J'admire aussi beaucoup son rapport à la nature, il avait une vraie passion pour les plantes depuis l'enfance, il connaissait tout sur tout et il créait de la vie.

Il y avait aussi une vraie dichotomie dans son existence qui m'intriguait, une dichotomie entre le public et le privé, le visible et l'invisible : Benoît était très affirmé dans son look, toujours flamboyant, on sentait chez lui un désir d'assumer sa différence, sa queerness, et en même temps, il y avait un non-dit à l'endroit d'énoncer ce qu'il était vraiment. Il avait créé son espace de liberté mais dans le secret, de manière cachée. Au-delà de son univers, je crois aussi que j'étais très impressionné par la force qu'il avait eu. Benoît habite là où il a grandi, il est parti pour faire ses études puis il est revenu, c'était un vrai choix.



Il dit d'ailleurs que sa véritable affirmation a eu lieu à son retour à la campagne, c'était aux antipodes des trajectoires habituelles des queers ruraux. Contrairement à beaucoup, il n'a pas trouvé sa place en ville, dans les espaces LGBT et son besoin d'être proche de la nature était de toute façon plus important. Ça me renvoyait aussi à mes propres choix. Je n'avais jamais pu imaginer d'autre solution que de fuir vers la grande ville, pour m'émanciper dans l'anonymat et rencontrer d'autres queers. J'ai commencé à filmer durant l'été 2020 et le tournage s'est ensuite étalé sur trois ans, de façon discontinue. Il a fallu tout ce temps pour que le collectif se rencontre, pour que Benoît puisse y participer.

En quoi était-ce important pour toi de visibiliser les questions des identités queers dans le monde rural ?

Il y a évidemment une dimension politique dans le film. Il n'existe pas, ou très peu, de représentation des queers à la campagne. J'avais envie de proposer un contrepoint à cette idée que la campagne est un lieu hostile à l'homosexualité, un espace réactionnaire. C'est en partie vrai, mais c'est plus complexe que ça. Disons que la question se pose différemment : à la campagne, il n'y a pas d'anonymat, il y a un contrôle social fort parce que tu es connu de tous et toutes et que, si ça se passe mal, tu n'as pas trop d'autres options que de t'en aller. Ton rapport à l'espace public, aux gens qui t'entourent, se négocie différemment : quand tu es en ville, tu as des groupes affinitaires, peu importe si tu ne parles pas à ton voisin. Je voulais que le film travaille ces tensions-là, mais en montrant que c'était possible.

L'enjeu du film était donc de construire un nouvel imaginaire sur la vie queer à la campagne, plutôt d'un point de vue positif. Je voulais sortir de la vision victimisante, misérabiliste que l'on imagine souvent, pour créer un film qui donne de la force. Je voulais presque créer une dynamique d'empowerment, comme ce que la trajectoire de Benoît a pu être. J'ai aussi pensé le film un peu comme un outil pour les jeunes générations. Benoît ou moi, enfants, on n'a pas eu de modèles, d'exemples. Ça nous a manqué. Je pense que le film essaye de répondre à ça. C'est presque une forme de réparation pour moi.

Et d'ailleurs je crois que c'est ce qui s'est joué dans l'organisation de la Pride : créer un espace pour les jeunes, qu'ils et elles galèrent moins que nous. L'enjeu était un peu de prendre une revanche sur ce qu'on n'avait pas pu faire ado à la campagne et

dire : "il n'y aura plus de concession, on va arrêter de demander la permission et on va le faire". Il y avait des choses à exorciser.

La veille de la Pride, à l'endroit où on construisait les chars, on a écrit des slogans sur les pancartes et accroché des drapeaux LGBT. C'était un hangar ouvert et visible depuis la rue. Dans la nuit on a été attaqué. Ils ont tagué, déchiré les drapeaux, arraché les pancartes et saboté le camion-char pour qu'on ne puisse pas défiler. La déco était visible depuis une semaine déjà et c'est à partir du moment où on a clairement explicité la nature de l'évènement que c'est arrivé. C'est là que tu te rends compte que c'est ça la limite : tu peux exister entant que queer dans la mesure où tu ne te rends pas visible ni ne revendiques ton existence dans l'espace public. Après, peut-être et sûrement qu'il aurait pu se passer la même chose en ville, je crois malheureusement



qu'on est à l'abri nulle part et que ça ne va pas en s'améliorant...

Justement, pourquoi ce choix de passer du portrait individuel à cette aventure collective qu'est l'organisation d'une Pride ?

Même si j'ai beaucoup filmé Benoît - qui est un peu une source intarissable d'images -, je pensais à la base intégrer d'autres personnages à la narration pour construire un film choral. J'ai donc filmé d'autres queers que j'ai rencontré là-bas, aussi dans leur quotidien. L'ambition de départ était vraiment de construire une communauté par le film, mais c'était finalement quelque chose d'assez artificiel, même si j'avais d'emblée prévu de les faire se rencontrer, mais sans savoir du tout ce qui allait se passer.

On ne le voit pas forcément dans le film, mais je fais partie des gens à l'initiative de l'organisation de la Pride. C'était presque une blague au départ, mais on a décidé de proposer une réunion un jour, pour voir si ça prenait (c'est la première réunion dans le film). C'était un moment assez fort pour tout le monde, des personnes qu'on ne connaissait pas sont venues. Ça a créé une vraie dynamique, qui d'ailleurs révélait bien qu'il y avait ce besoin, et un véritable sens politique à organiser ça là-bas. J'avais donc cette double casquette de faire le film et d'être partie prenante du collectif. C'était important pour moi de ne pas juste être quelqu'un qui capte et documente.

Ensuite, la trajectoire du film s'est beaucoup travaillée au montage. Je savais que je voulais passer de l'intimité de Benoît à la dynamique collective de la Pride, mais il fallait trouver un équilibre.

On avait tellement de matière sur Benoît que les autres personnes que j'avais filmées, en les pensant comme des personnages secondaires, n'ont finalement pas trouvé leur place dans le film. On s'est centré sur la trajectoire d'émancipation de Benoît à travers le groupe. Mais j'ai l'impression que, même si on ne les rencontre pas individuellement, ces personnages secondaires du collectif réussissent à exister. Et surtout, on sent le groupe.

Finalement, l'idée de départ que j'avais, de construire artificiellement la communauté, s'est avérée advenir dans le réel, ce qui est encore mieux que ce que j'avais pu projeter ! Ensuite, il fallait trouver l'équilibre entre Benoît, sa relation au groupe, sa relation avec moi et la manière dont on construit notre lien dans le film.

Comment s'est passé le tournage avec Benoît ? Participait-il aussi à la mise en scène ?

C'était génial de penser la mise en scène avec Benoît, qui lui vit dans cette recherche esthétique permanente. Il m'a beaucoup guidé, il m'emmenait dans des endroits et me disait : « regarde ici, regarde là, tu pourrais filmer ça et ça ». En fait, il avait plein d'idées de mise en scène lui-même. C'était la parole qui était un peu plus compliquée pour lui, mais pour se mettre en scène en train de chanter, de danser, de jardiner, il était plutôt force de proposition. Il a vraiment été partie prenante de tout le processus de création. Ça m'intéressait de l'écouter et d'avoir son regard : sa sensibilité est présente dans le film, ce qui était important pour moi.



De mon côté, j'avais ce désir de faire exister aussi des séquences plus fantastiques, un peu hors du temps. Je voulais construire un personnage ancré dans le réel, mais qui a aussi ses espaces d'évasion imaginaires, féériques. Dans le film, ces séquences sont pensées presque comme un espace mental. Je voulais aussi, parallèlement, que ces mises en scène contribuent à raconter la tension qui habite le film. Pour la séquence de la baie vitrée, j'ai voulu représenter cet espace intérieur et caché dans lequel Benoît s'émancipe : il danse, il laisse libre cours à une expression corporelle en dehors des normes de masculinité, mais il le fait chez lui, derrière cette baie vitrée, à l'abri des regards. Je l'avais pensé comme ça à l'écriture, comme une séquence qui pourrait raconter la façon dont il s'émancipe et exprime son identité. Mais c'est aussi quelque chose qu'il fait dans la vie,

danse chez lui. À part ça, il y a finalement très peu de mise en scène : par exemple, quand Benoît chante dans la forêt, c'est quelque chose qu'il fait quatre fois par semaine, ce n'était pas pour le film.

Ce qui était plus compliqué à tourner était la question de l'intime. Il y a eu quelques moments au tournage où cette question émergeait, c'était des choses ténues, en filigrane. Au début, j'avais peur de les mettre dans le film, que ce soit trop intrusif, mais au montage on a réussi à créer un équilibre pour en dire suffisamment en laissant de l'espace à l'imagination. Sans entrer complètement dans l'intimité de Benoît, on raconte comment il fait pour rencontrer d'autres hommes et ce qu'il en est de sa vie affective. On comprend alors en peu de choses son rapport à la distance et aux applications.

Aussi, ces séquences sont pensées de manière assez humoristique, ce qui était je crois le bon ton à adopter. C'est aussi souvent par ma présence que les scènes se construisent : on est en interaction, on fait ça ensemble, je me mets aussi en jeu, ce qui influe aussi sûrement la façon dont on entre dans l'intimité de Benoît. En tout cas, c'était important pour moi que ce fil existe dans le film puisque la problématique des rencontres amoureuses est assez centrale dans les vies de queers de la campagne, compte tenu de l'isolement géographique et de la faible proportion de personnes LGBT qui y vivent.

Comment as-tu justement pensé ta place dans le film en tant que personnage ?

C'est quelque chose que j'avais développé à l'écriture mais sans jamais vraiment prendre de décision.

Pourtant, je pressentais que c'était aussi notre lien qui était intéressant. Je filme Benoît pour ce qu'il est, ce qu'il représente, mais il est aussi un alter ego. Ça fait dix ans qu'on se connaît, on s'est suivi, on a énormément discuté, on était confidents. Je suis arrivé avec ma trajectoire de vie, j'ai un rapport à l'identité pédé qui n'est pas le même, j'ai été dans des dynamiques plus militantes. J'avais parfois envie de le bousculer, ce qu'on perçoit dans le film. Lui, la question politique ne l'intéressait pas tant que ça, il n'en avait pas besoin, mais comme on le disait tout à l'heure, c'est aussi que revendiquer son identité sur la place publique n'avait pas les mêmes implications pour lui que pour moi.

Donc je m'étais toujours dit que je serai en interaction avec lui dans le film, sans choisir à quel point je voulais me construire comme personnage.



C'est la monteuse, Céline Ducreux, qui m'a dit « ton film est là » et qui m'a aidé à faire ce choix. J'avais un peu du mal au départ, ça supposait de me mettre en jeu, de me raconter aussi en filigrane. Finalement, je crois que c'était important de raconter ce lien et comment, en ayant des trajectoires à la fois similaires et distinctes, moi j'arrive là-bas avec mes idées, j'essaie de le bousculer - quitte à prendre une place qui parfois me met mal à l'aise quand je revois certains passages - et lui, à raison, il résiste. Mais c'était ça notre relation, à certains endroits on n'arrivait pas à se comprendre. Cette tension était importante à retranscrire dans le film. C'est un vrai trajet qu'on a fait à deux.

D'après toi, le film a-t-il eu un impact sur le réel ?

Je crois que le film a effectivement apporté

quelque chose, mais c'est tout autant la rencontre avec le collectif, l'aboutissement de la Pride, que le film et nos échanges qui ont permis à Benoît de franchir une étape de vie. En fait, je crois qu'il a pu politiser son identité à partir du moment où il s'est senti moins seul. C'est une question cruciale de rencontrer des pairs, de partager des espaces où il y a un primat d'expériences, un rapport au monde qui n'a plus besoin d'être énoncé. Ce qui se passait entre nous deux, et entre Benoît et le groupe, ça a permis ça. Maintenant, ils et elles sont devenu.es une famille, iels sont en train d'organiser la 2ème Pride et une dynamique assez incroyable est née sur le territoire. Pour moi, ça a été super fort car cette Pride dans laquelle je me suis investi à fond arrive aussi parce qu'il y a le projet de film, tout est un peu lié. Quand on fait des documentaires, on se sent en dette, parce qu'on prend beaucoup : les gens donnent

de leur temps, de leur intimité, de leur espace. Nous, on se demande ce qu'on rend, à part un film qui potentiellement va pouvoir aider d'autres personnes. Et là, de savoir que ma présence a contribué à créer quelque chose qui va rester, c'est vraiment fort.

Les gens se sont rencontrés et vont continuer à faire des choses ensemble. Que Benoît participe à cette aventure et y rencontre une famille, qu'il prenne l'espace, que cela produise chez lui une espèce de sortie définitive du placard, et que cela perdure et ne dépende plus de ma présence ou du film, je crois que c'est un bel aboutissement et je suis heureux que ça lui ait aussi servi à ça.

CRÉDITS

Un film de Antoine Vazquez
Production Carine Chichkowsky (Survivance)
Marc Faye (Novanima)

Image Antoine Vazquez
Charly Caillaux

Son Sarah-Anne Munro
Olivier Vieillefond
Antoine Vazquez
Léa Busnel

Montage Céline Ducreux
Montage son N'Dembo Ziavoula
Romain Ozanne

Étalonnage Lucie Bruneteau

survivance

